



**HAL**  
open science

# Le monstre conjectural. Les articles tératologiques de l'Encyclopédie face à la pensée de Diderot

Giuseppe Di Liberti

► **To cite this version:**

Giuseppe Di Liberti. Le monstre conjectural. Les articles tératologiques de l'Encyclopédie face à la pensée de Diderot. Florence Bancaud. La fabrique de la laideur, Presses Universitaires de Provence, pp.296, 2021, 9791032003473. hal-04706914

**HAL Id: hal-04706914**

**<https://hal.science/hal-04706914v1>**

Submitted on 24 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le monstre conjectural

## Les articles tératologiques de l'*Encyclopédie* face à la pensée de Diderot

GIUSEPPE DI LIBERTI  
Aix Marseille Univ, CGGG, UMR 7304

La *Dialektik der Aufklärung* de Theodor W. Adorno et Max Horkheimer – traduite en français sous le titre *La dialectique de la Raison* – présente une lecture radicale des Lumières. Même si le concept d'*Aufklärung* – au moins après Kant – ne correspond pas de manière exclusive à la période historique des Lumières, il est bien difficile d'accepter les propos des deux auteurs tout en sauvant l'*Encyclopédie* ou les grandes figures intellectuelles du xviii<sup>e</sup> siècle français. Adorno et Horkheimer achèvent leur texte en 1944 pendant leur exil en Californie, pour le publier ensuite en Europe en 1947. En ce moment historique, leur préoccupation majeure est celle d'expliquer l'origine culturelle du processus de légitimation de la violence qui a conduit l'Europe à la dérive nazi-fasciste. La thèse de fond de leur réflexion est explicite dès le premier chapitre du livre, consacré au concept d'*Aufklärung* : « Le mythe lui-même est déjà Raison et la Raison se retourne en mythologie<sup>1</sup> ». La raison qui s'oppose au mythe ignore la rationalité du mythe et instaure à son tour une nouvelle mythologie, celle de la raison même qui purge tout ce qui lui échappe en imposant ainsi une forme subtile et cruelle de totalitarisme. Les Lumières, dans cette lecture, contiennent le germe néfaste de leur autodestruction : la Raison accomplit « l'un des archétypes du pouvoir mythique : l'élimination de l'incommensurable<sup>2</sup> ».

Dans sa généralité, l'interprétation d'Adorno et Horkheimer ne peut qu'heurter la sensibilité du lecteur de textes du xviii<sup>e</sup> qui sait bien combien le siècle est traversé par des contradictions qui minent en profondeur le mythe monolithique de la Raison. En revanche, si nous prenons la perspective ouverte par la *Dialektik der Aufklärung* au

1 Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, *Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente*, New York, Social Studies Association, 1944; Frankfurt-sur-le-Main, Fischer Verlag, 1969; trad. de l'allemand par Éliane Kaufholz, *La dialectique de la Raison*, Paris, Gallimard, 1974, p. 20.

2 *Ibid.*, p. 36.

sens strict d'une dialectique et nous la voyons comme une forme de critique *interne* à la constitution du concept (historiquement déterminé) d'*Aufklärung*, alors elle pourra nous révéler certaines tensions qui animent le xviii<sup>e</sup> siècle, certains symptômes de l'auto-conscience de la Raison dans ses propres limites.

Dans cette optique, nous voudrions étudier un des *topoi* les plus exemplaires du conflit de la Raison au xviii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire l'idée de monstre, en comparant les articles de l'*Encyclopédie* qui lui sont consacrés avec la perspective de Diderot, qui fut parmi les premiers à reconnaître au monstre toute sa portée épistémologique. Comme l'écrivait Canguilhem,

L'existence des monstres met en question la vie quant au pouvoir qu'elle a de nous enseigner l'ordre. Cette mise en question est immédiate, si longue qu'ait été notre confiance antérieure [...]. Il suffit d'une déception de cette confiance, d'un écart morphologique, d'une apparence d'équivocité spécifique, pour qu'une crainte radicale s'empare de nous<sup>3</sup>.

Or, Diderot a accepté cette crainte radicale et c'est également à travers l'idée de monstre qu'il a mis en question la foi dans l'ordre de la nature. On pourrait parcourir en entier ses œuvres – de la traduction de l'*Essai sur la mérite et la vertu* de Shaftesbury jusqu'aux *Éléments de physiologie* – pour constater comment l'idée de monstre – plus encore que les “monstres” disséqués par les anatomistes ou les monstres des “gazettes” – intervient régulièrement pour mettre en cause des véritables nœuds métaphysiques : l'ordre de la nature ainsi que sa finalité et son dynamisme, la complexité et la multitude des formes de vie, les lois biologiques. C'est notamment à partir de la *Lettre sur les aveugles* de 1749 que Diderot comprend que pour sortir des subtilités stériles de la spéculation métaphysique, il faut, à la suite de Locke, aborder les questions métaphysiques à partir d'une solide théorie de la connaissance fondée sur l'expérience<sup>4</sup>. « Le monstre – comme le rappelle ponctuellement Barroux – paraît remplir une double fonction : d'une part il est sollicitation de la nature à être déchiffrée, il est “monstration” de celle-ci à travers ses phénomènes; d'autre part, il est représentation de cette même nature à partir de ce qu'en pensent les hommes de science<sup>5</sup> ».

L'hypothèse que nous voudrions ici défendre est justement que le monstre devient chez Diderot un « monstre conjectural », c'est-à-dire une représentation-limite à la fois de l'expérimentation de la nature et de l'expérimentation (mentale ou empirique) du savant sur la nature. Ces représentations, aux services de la spéculation métaphysique, ne sont pas tirées de l'imaginaire des monstres fabuleux, mais de l'expérience scientifique. Et pourtant, les monstres de Diderot ne sortent pas des gazettes ni des

3 Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965, 2009, p. 219.

4 Cf. Colas Duflo *Diderot philosophe*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 79-81.

5 Gilles Barroux, « Quelle tératologie dans *Le Rêve de D'Alembert* ? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 34, 2003, p. 86-98, p. 91.

tables de dissection, mais ils sortent plutôt d'une nécessité à la fois épistémologique et métaphysique. On pourrait reconnaître chez Diderot un trait propre à la modernité : le questionnement métaphysique ne peut pas s'affranchir des données des sciences de la nature (y compris la physiologie de l'homme et de ses organes de connaissance) et il interroge directement les conditions, les limites et les formes de notre connaissance. Si « le xviii<sup>e</sup> siècle fait du monstre non seulement un objet, mais un instrument de la science<sup>6</sup> », Diderot en fait aussi un instrument pour sa métaphysique et son matérialisme biologique. Le monstre conjectural est un monstre *nécessaire*, car il montre, en même temps, les limites de la connaissance humaine et le dépassement de ces limites par la nature. Dans ce sens, le monstre est chez Diderot un véritable *expetimentum crucis* qui détermine le sens à donner à la variabilité de la nature : « Dans le cas de la toute-puissance *infinie* d'une nature naturante, le monstre est un témoin ; dans le cas de la toute-puissance *ordonnée* d'une nature naturante, le monstre est un raté<sup>7</sup> ». Bien que Diderot, surtout dans sa maturité, se place clairement parmi ceux qui reconnaissent le dynamisme infini de la nature, cela n'élimine pas d'un seul coup la finalité et l'ordre qui s'y trouvent. Dans ce sens, l'idée de monstre nous permet de saisir les évolutions de la philosophie de la nature de Diderot.

En suivant la reconstruction de Jacques Roger dans son célèbre *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, où il consacre aux monstres une section du chapitre sur le débat autour de la préexistence des germes, on peut signaler qu'

à partir de 1670 [le problème des monstres] prend une importance particulière, et d'abord parce que les monstres sont l'objet d'un examen toujours plus attentif. Le goût pour les mirabilia n'a certes pas disparu [...] Mais les progrès de l'esprit critique ne permettent plus de dissenter sur un monstre que l'on n'a pas vu<sup>8</sup>.

Comme le rappelle encore Roger, en 1832, Isidore Geoffrey Saint-Hilaire, fils d'Étienne Geoffrey Saint-Hilaire et pionnier, avec son père, de la tératologie scientifique, dans son ouvrage *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux* qualifiait la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle de période "positive" de la tératologie. Il la distinguait ainsi d'un côté de la "période fabuleuse" qui va de l'Antiquité aux premières années du xviii<sup>e</sup>, en comptant aussi des ouvrages célèbres tels que *De monstres et prodiges* d'Ambroise Paré de 1585 ou le *De monstrorum* de Fortunio Liceti ; de l'autre côté, d'une "période scientifique" qui débute avec le *De Monstris* d'Albrecht von Haller, qui, « renouvelle la science des monstres, comme il renouvela, quelques années après, par ses *Elementa*, la physio-

6 Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, op. cit., p. 230.

7 Annie Ibrahim, « Les aléas de l'inquiétude sourde de la molécule », in Id., dir., *Qu'est-ce qu'un monstre ?*, Paris. PUF, 2005, p. 61-80, p. 62.

8 Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1963, 1993, p. 397.

logie elle-même<sup>9</sup> ». Dans cette “période scientifique”, la tératologie va se distinguer de l’anatomie pathologique ou de la physiologie pour acquérir un statut disciplinaire autonome, en contribuant, à travers l’étude des anomalies, à la compréhension des lois biologiques générales et des processus de formation du vivant. C’est dans ce sens précis qu’on pourrait parler d’une tératologie chez Diderot, bien que le *Philosophe* ne propose une classification ni des monstres, ni des analyses ponctuelles de cas.

En considérant l’exploit exceptionnel des études sur les monstres entre les deux siècles, il est assez surprenant de constater la pauvreté de deux articles monstre parus dans le tome X de l’*Encyclopédie* de 1765. Comme le remarque Fisher dans une analyse très fine « il paraît évident que le “Monstre” n’a pas été l’objet d’une préoccupation soutenue de la part des encyclopédistes<sup>10</sup> ». Cette pauvreté est seulement en partie compensée par le *Supplément* où figurent un article MONSTRE de médecine légale et surtout l’article JEUX DE LA NATURE & MONSTRES, sur lequel nous reviendrons.

Le premier des articles du tome x, très court, est d’argument botanique et il est rédigé par Jaucourt, le collaborateur les plus prolifiques de l’*Encyclopédie*. Jaucourt ne fait que présenter une définition assez conventionnelle – « on nomme *monstres* en Botanique des singularités qui sont hors du cours ordinaire<sup>11</sup> » – pour ne donner ensuite que quelques exemples. À l’honneur de Jaucourt, il faut rappeler que dans le tome viii, il avait rédigé l’article d’anatomie physiologique jeu de la nature où il se montrait bien plus sensible aux enjeux épistémologiques des monstres : « Si l’on ouvrait plus de cadavres, dit M. de Fontenelle, les singularités des jeux de la nature deviendraient plus communes, les différentes structures mieux connues, et par conséquent les hypothèses plus rares<sup>12</sup> » et en conclusion : « Il est possible quelquefois de trouver dans les jeux de la nature des variations, dont la connaissance peut avoir quelque utilité, c’est-à-dire peut servir dans l’explication des fonctions de l’économie animale<sup>13</sup> ». Jaucourt raconte même avoir « formé sur ce sujet un grand recueil » malheureusement « péri dans un naufrage<sup>14</sup> ».

Le deuxième article monstre, d’argument zoologique, est composé de deux parties. La première est signée par Johann Heinrich Samuel Formey, pasteur calviniste allemand, qui avait rédigé l’article anti-libertin athéisme et qui, à la sortie du tome X,

9 Isidore Geoffrey Saint-Hilaire, *Histoire générale et particulière des anomalies de l’organisation chez l’homme et les animaux*, tome 1, Paris, J.-B. Baillière, 1832, p. 10.

10 Jean-Louis Fischer, « L’Encyclopédie présente-t-elle une pré-science des monstres? », *Recherches sur Diderot et sur l’Encyclopédie*, 16, 1994, p. 133-152, p. 133.

11 Louis de Jaucourt, « Monstre », in Denis Diderot et Jean Le Rond d’Alembert, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, 1751-1765 [ensuite *Enc.*], t. 10 [1765], p. 671.

12 *Id.*, « Jeu de la nature », in *Enc.*, t. 8 [1765], p. 532.

13 *Ibid.*, p. 535.

14 *Ibid.*, p. 532.

était surtout connu pour deux de ses ouvrages : l'*Anti-Émile* de 1762 et l'*Émile chrétien* de 1764. Il est inutile de préciser la maigre considération que Diderot lui réservait. La deuxième partie de l'article présente un extrait d'un texte de Maupertuis qui datait de 1744, portant sur la querelle sur l'origine des monstres qui avait animé le débat médical entre 1724 et 1743. L'article de Formey condense en quelques lignes à peine le modèle théorique que Diderot avait attaqué à maintes reprises et notamment dans la *Lettre sur les aveugles* et dans les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* de 1754. Voici la définition offerte par Formey : « [Le monstre est un] animal qui naît avec une conformation contraire à l'ordre de la nature, c'est-à-dire avec une structure de parties très différentes de celles qui caractérisent l'espèce des animaux dont il sort<sup>15</sup> ».

Formey poursuit en donnant deux explications des conformations monstrueuses assez communes à l'époque : « Il y a bien de sortes de *monstres* par rapport à leurs structures, et on se sert de deux hypothèses pour expliquer la production des *monstres* : la première suppose des œufs originairement et essentiellement monstrueux; la seconde cherche dans les seuls causes accidentelles la raison de toutes ces conformations ». Il résume ainsi la célèbre dispute qui opposait, dans une acceptation unanime du préformationnisme, la thèse défendue par Winslow de l'existence, à côté des germes normaux, des germes monstrueux, à la thèse défendue par Louis Lémery, qui soutenait l'idée d'une cause accidentelle qui agissait sur le développement d'un germe régulier<sup>16</sup>. Ainsi faisant, Formey souscrit au préformationnisme, c'est-à-dire le modèle selon lequel l'être vivant, avant son développement, est déjà formé dans tous ses parties dans l'œuf.

Pour finir, l'auteur, en reprenant en bonne partie les rares explications sur l'origine des monstres de Buffon<sup>17</sup> (que Formey tenait en grande estime et qui à son tour estimait Formey, même si pour Buffon le préformationnisme était un cadre théorique largement dépassé), distingue les monstres par excès ou par défaut, ceux qui sont caractérisés par la conformation extraordinaire d'une partie et ceux caractérisés par l'union de parties normalement séparées ou par la séparation de parties normalement unies. De Buffon, Formey hérite aussi un postulat implicite dans son article : l'unité (et la stabilité) de l'espèce.

En appui de la synthèse des explications sur les causes des monstres offerte par Formey, la deuxième partie de l'article présente un texte de Maupertuis originairement intitulé *Système des monstres* publié pour la première fois dans la *Dissertation physique à l'occasion d'un nègre blanc*<sup>18</sup> (1744) et ensuite repris dans

15 Johann Heinrich Samuel Formey, « Monstre », in *Enc.*, t. 10 [1765], p. 671.

16 Cf. Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 408-418.

17 Pour une analyse ponctuelle du rôle joué par les monstres dans la pensée de Buffon, cf. Bertrand Nouailles, « Le monstre : un concept stratégique dans l'*Histoire Naturelle* de Buffon », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 141, 2016, p. 41-58.

18 Cf. Pierre Louis Moreau de Maupertuis, *Dissertation physique à l'occasion d'un nègre blanc*, [Leyde], 1744, Ch. XIII, p. 96-101.

la *Venus physique*<sup>19</sup> (1745). Maupertuis délivre une synthèse de la dispute entre Lémery et Winslow, en jouant ici le simple rôle de l'historien sans exposer ses idées. Cependant, le choix de cet extrait est assez curieux compte tenu des positions de Formey. Dès la *Venus physique*, Maupertuis exprime à maintes reprises son scepticisme à l'égard du préformationnisme et dix ans plus tard, dans son *Essai sur la formation des corps organisés* (1754), il reviendra aussi sur la génération des monstres, mais cette fois dans une posture nettement matérialiste, en défense de l'épigénèse et en particulier de la génération spontanée.

On peut constater la distance qui sépare Formey de l'approche propre à Diderot dans les années 1760, c'est-à-dire après la *Lettre sur les aveugles* et les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* mais aussi de certains articles de l'*Encyclopédie* tels que ANIMAL<sup>20</sup>, ENCYCLOPÉDIE ou IMPARFAIT. Le point central de désaccord concerne l'idée d'ordre de la nature, que Formey considère comme expression immuable de la volonté divine. Déjà dans la *Lettre sur les aveugles*, par la bouche de Saunderson, Diderot défend une position bien différente : l'ordre de la nature n'est que provisoire.

Lorsque Saunderson fut sur le point de mourir – raconte Diderot – on appela auprès de lui Gervaise Holmes, un prêtre « fort habile », et « ils eurent ensemble un entretien sur l'existence de Dieu ». Dans un passage assez célèbre de cet entretien Saunderson déclare :

Imaginez donc, si vous voulez, que l'ordre qui vous frappe a toujours subsisté ; mais laissez-moi croire qu'il n'en est rien ; et que si nous remontions à la naissance des choses et des temps, et que nous sentissions la matière se mouvoir et le chaos se débrouiller, nous rencontrerions une multitude d'êtres informes pour quelques êtres bien organisés. Si je n'ai rien à vous objecter sur la condition présente des choses, je puis du moins vous interroger sur leur condition passée. Je puis vous demander, par exemple, qui vous a dit à vous, à Leibniz, à Clarke et à Newton, que dans les premiers instants de la formation des animaux, les uns n'étaient pas sans tête et les autres sans pieds ? Je puis vous soutenir que ceux-ci n'avaient point d'estomac, et ceux-là point d'intestins ; que tels à qui un estomac, un palais et des dents semblaient promettre de la durée, ont cessé par quelque vice du cœur ou des poumons ; que les monstres se sont anéantis successivement ; que toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu, et qu'il n'est resté que celles où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante, et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer<sup>21</sup>.

19 Cf. *Id.*, *Venus physique*, 1745, Ch. XIV.

20 Jacques Proust n'hésitait pas à définir l'article Animal comme une sorte de préface du *Rêve de D'Alembert* (Cf. Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1962, 1995<sup>2</sup>, p. 137).

21 Denis Diderot, *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, Paris [Londres], 1749 ; in *Id.*, *Œuvres complètes*, édition critique et annotée par J. Fabre, H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot, Paris, Hermann, 1975-... (ensuite DPV), t. 4, p. 51. N.B. : Pour les œuvres de Diderot nous avons utilisé *Œuvres complètes*, édition critique et annotée par J. Fabre, H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot, Paris, Hermann, 1975-...

Quelques lignes plus loin, Saunderson continue :

S'il n'y avait jamais eu des êtres informes, vous ne manqueriez pas de prétendre qu'il n'y en aura jamais, et que je me jette dans des hypothèses chimériques; mais l'ordre n'est pas si parfait qu'il ne paraisse encore de temps en temps de productions monstrueuses<sup>22</sup>.

Le monde, pour Saunderson est « un composé sujet à des révolutions qui toutes indiquent une tendance continuelle à la destruction, une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent, une symétrie passagère, un ordre momentané<sup>23</sup> ».

L'ordre de la nature n'est ni immuable ni parfait. Ce principe ne sera plus remis en question par Diderot; à la limite il sera affiné ou radicalisé dans ses conséquences.

Bien évidemment la question de l'ordre est intimement liée à celle des finalités de la nature. L'abandon du finalisme de la part de Diderot est graduel<sup>24</sup> et la *Lettre* représente le moment dans lequel cela devient explicite. Saunderson se place en dehors de tout argument esthétique (la beauté de la nature comme preuve de l'existence de Dieu) car « ce beau spectacle » n'a jamais été fait pour lui. Même s'il peut concevoir les rapports qui font de la nature un tout, il ne peut pas les percevoir et en conséquence il ne peut pas les *sentir*. Au fond, Saunderson vide l'ordre de toute valeur sensible et sentimentale et démontre comment l'emploi de l'ordre de la nature comme expression de la volonté divine se fonde sur le sentiment de stupeur que la nature provoque. De son point de vue, l'ordre n'est qu'un concept épistémique qui répond à l'exigence humaine de comprendre la nature. À partir justement de la *Lettre* et encore plus avec

(en note avec l'abréviation DPV). Pour la correspondance, nous avons utilisé l'édition établie par Laurent Versini : D. Diderot, *Œuvres*, T. V, Paris, Robert Laffont, 1997 (abréviation Versini). Pour les articles de l'*Encyclopédie* nous avons consulté les éditions en ligne ARTFL Projet (<https://encyclopedia.uchicago.edu/>) et l'édition annotée ENCCRE (<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedia/>)

22 *Ibid.*, p. 52.

23 *Ibid.*, p. 53.

24 Sur la question de la finalité de la nature dans les premiers écrits de Diderot jusqu'à la *Lettre sur les aveugles*, nous renvoyons à Colas Duflo *Diderot philosophe, op. cit.*, p. 65-115. Lorsque Duflo considère la *Lettre* comme un tournant entre le jeune Diderot, encore marqué par un finalisme esthétisant (cf. aussi Colas Duflo, « Introduction », in Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, Paris, Flammarion, 2005, p. 9-54, p. 14-18) et l'antifinalisme de la maturité, nous avons plutôt tendance à souligner la continuité de sa conception métaphysique, continuité qui n'exclue pas des étapes et des précisions dans son développement. L'accent sur l'argument esthétique des premiers ouvrages révèle peut-être une difficulté à embrasser des arguments ontologiques et théologiques forts et témoigne ainsi des premières incertitudes de Diderot à l'égard du finalisme. D'ailleurs, Duflo même signale que « dès sa traduction de *l'Essai sur le mérite et la vertu* [de Shaftesbury] la confrontation du finaliste, qui en appelle à la beauté de la nature pour prouver l'existence de Dieu, et de l'antifinaliste athée est mise en scène et dramatisée » et plus loin « s'il y a bien débat récurrent sur la finalité dans la nature chez le premier Diderot, cela ne veut pas dire que ce débat n'évolue pas et que la position de Diderot dans le débat ne varie pas » (Colas Duflo, « Introduction », in Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, Paris, Flammarion, 2013, p. 9-54, p. 99). Cependant, il s'agit d'un nœud interprétatif de la pensée de Diderot que nous ne pouvons pas ici développer davantage.

les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, l'écart entre les lois de la nature et les lois de la pensée devient profond. Comme le souligne Charles Wolfe, « Diderot met l'accent sur le caractère fictionnel de notre rapport à la Nature, au sens où nous n'avons pas d'accès direct à "La Nature" et qu'il nous faut passer par l'invention d'artifices, donc de fictions<sup>25</sup> ». Le Cabinet d'histoire naturelle est un cas exemplaire pour illustrer cette fiction. Diderot le dit très clairement dans l'article consacré à ce sujet dans le tome ii : « L'ordre d'un cabinet ne peut être celui de la nature; la nature affecte partout un désordre sublime<sup>26</sup> ». Cependant, le Cabinet n'est pas seulement le lieu où l'œil du savant organise le chaos naturel : il doit en même temps révéler l'écart de la Nature, le hasard qui détermine son dynamisme. Bref, le monstrueux doit y avoir sa place et pas comme objet de merveille ou d'étonnement, mais plutôt comme cas exemplaire pour comprendre la nature dans sa totalité. Dans l'article beau, Diderot avait souligné cette fonction du Cabinet, en instaurant aussi un parallèle entre production naturelle et production artistique, afin de montrer, en quelque sorte, la libre créativité de la nature, au-delà de toute finalité :

Le beau n'est pas toujours l'ouvrage d'une cause intelligente : le mouvement établit souvent, soit dans un être considéré solitairement, soit entre plusieurs êtres comparés entre eux, une multitude prodigieuse de rapports surprenants. Les cabinets d'histoire naturelle en offrent un grand nombre d'exemples. Les rapports sont alors des résultats de combinaisons fortuites, du moins par rapport à nous. La nature imite, en se jouant, dans cent occasions, les productions de l'art<sup>27</sup>.

Le monstre est le signe de la créativité infinie (et inquiète) de la nature, l'expression de sa dimension poétique. Cet aspect, nous le retrouverons dans un échange entre Bordeu et Mille de l'Espinasse dans *Le Rêve de d'Alembert*. À Mille de l'Espinasse qui interroge Bordeu sur le mélange des espèces, le médecin répond : « Votre question est de physique, de morale et de poétique<sup>28</sup> » car « l'art de créer des êtres qui ne sont pas, à l'imitation de ceux qui sont est de la vraie poésie<sup>29</sup> ».

25 Charles Wolfe « L'erreur vitale : antimathématisme et monstrosité chez Diderot », *Dianoia*, 30, 2020, p. 113-123, p. 115.

26 Denis Diderot, « Cabinet d'histoire naturelle », in *Enc.*, t. 2 [1751], p. 490; DPV, t. 6, p. 240. Encore Wolfe (« L'erreur vitale : antimathématisme et monstrosité chez Diderot », *op. cit.*) souligne cette fonction "fictionnelle" du Cabinet en se référant à l'article de l'*Encyclopédie* cabinet d'histoire naturelle qu'il analyse en détail dans Charles Wolfe « "Cabinet d'Histoire Naturelle," or : The Interplay of Nature and Artifice in Diderot's Naturalism », *Perspectives on Science*, 17/1, 2009, p. 58-77. Nous rappelons que la première partie de l'article cabinet d'histoire naturelle consiste en un exposé du cabinet du Roi par Daubenton, proche collaborateur de Buffon dans les années 1740 et acteur principal de la transformation du Cabinet du Roi en Muséum national d'histoire naturelle, dont il a été le premier directeur.

27 Denis Diderot, « Beau », in *Enc.*, t. 2 [1751], p. 181; DPV, t. 6, p. 171.

28 *Id.*, *Le Rêve de d'Alembert* (1769), DPV, t. 17, p. 196.

29 *Ibid.*, p. 197.

Cette dimension poétique de la nature met sérieusement en danger toute tentative de reconnaître l'unité de la nature, qu'elle soit celle des règnes ou des espèces, unité implicite dans l'article de Formey et cruciale dans l'*Histoire naturelle* de Buffon. La question de l'unité des espèces est effectivement assez épineuse et la position de Diderot change en prenant de plus en plus de distance avec celle de Buffon. Dans la *Lettre sur les aveugles*, malgré l'imaginaire assez noir de Saunderson, on pourrait reconnaître un chemin linéaire en trois grandes étapes de l'histoire naturelle : un chaos primordial où les monstres existent à côté des êtres organisés ; si l'évolution génère de l'ordre, les êtres mal organisés ou incapables de se reproduire vont disparaître, et nous sommes donc dans une forme d'ordre passagère, dans laquelle la survivance de monstres nous indique que tout est voué à sa destruction. À partir des *Pensées sur l'interprétation de la nature* (et même avant) l'image de la nature et de sa temporalité changent dans la réflexion de Diderot et à la place de la linéarité encore présente dans la *Lettre* intervient l'idée de variation infinie sur le même mécanisme du chaos primordial : êtres normaux et monstres ont la même origine et la nature procède par complexification d'un prototype commun à toute espèce et tout règne. Dans ce sens, la *Pensée XII* est centrale : « Il semble que la Nature se soit plu à varier le même mécanisme d'une infinité de manières différentes<sup>30</sup> ». Buffon avait rejeté cette hypothèse en défendant l'idée d'un prototype pour chaque espèce (un couple, « les deux premiers de chaque espèce et de toutes les espèces sont sortis tout formés des mains du créateur<sup>31</sup> ») lorsque pour Diderot c'est la matière même, au final, qui constitue une première forme d'organisation de laquelle tout être descend. La matière, qui dans la *Lettre* est encore caractérisée principalement par le mouvement, deviendra, notamment à la suite de la lecture de Maupertuis (en particulier de l'*Essai sur la formation des corps organisés* de 1754), sensible et pensante. Le monstre (et nous pouvons remarquer ici toute sa dimension conjecturale) est alors l'expression du passage d'une espèce à une autre, d'un règne à un autre. Dans l'article animal, dans le premier tome de l'*Encyclopédie*, il est clair pour Diderot – dans un dialogue critique avec Buffon – que les divisions sont un artifice (nécessaire) de l'historien de la nature :

On conçoit bien que toutes ces vérités s'obscurcissent sur les limites des règnes et qu'on aurait bien de la peine à les apercevoir distinctement sur le passage du minéral au végétal et du végétal à l'animal [...]. L'observateur est forcé de passer d'un individu à un autre : mais l'historien de la nature est contraint de l'embrasser par grandes masses ; et ces masses il les coupe dans les endroits de la chaîne où les nuances lui paraissent trancher le plus vivement ; et il se garde bien d'imaginer que ces divisions soient l'ouvrage de la nature<sup>32</sup>.

30 *Id.*, *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753), DPV, t. 9, p. 36.

31 Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle* (1749-1789), textes choisis et présentés par Jean Varloot, Paris, Gallimard, 1984, p. 194.

32 Denis Diderot, « Animal », in *Enc.*, t. 1 [1751], p. 471 ; DPV, t. 5, p. 391-392.

À cette idée de prototype comme première forme d'organisation de la matière – ou encore plus précisément, en employant une sorte d'anachronisme, un premier organisme<sup>33</sup> –, Diderot restera fidèle jusqu'à la fin de sa vie, comme en témoigne l'incipit des *Éléments de physiologie* où il écrit : « La nature n'a fait qu'un très petit nombre d'êtres qu'elle a variés à l'infini, peut-être qu'un seul par la combinaison, mixtion, dissolution duquel tous les autres ont été formés<sup>34</sup> ». Et la diversité des formes, y compris donc celles qualifiées de monstrueuses, ne peuvent pas interrompre la chaîne des êtres.

En conséquence, l'ordre momentané que nous pouvons trouver dans la nature n'est pas le résultat d'une évolution (et de la disparition des espèces monstrueuses). L'ordre et la norme ne sont rien d'autre que ce qui, à une certaine époque, est statistiquement plus fréquent aux yeux et à l'échelle de l'observateur. *Stricto sensu*, les monstres n'existent pas ; « c'est l'homme qui fabrique des monstres en mettant de l'ordre dans la nature<sup>35</sup> ».

Une bonne synthèse de ce changement de perspective se trouve dans l'article IMPARFAIT de l'*Encyclopédie*, rédigé par Diderot autour de 1760 :

En Botanique, des plantes imparfaites, et très – improprement appelées ainsi, car il n'y a rien d'imparfait dans la nature, pas même les monstres. Tout y est enchaîné, et le monstre y est un effet aussi nécessaire que l'animal parfait. Les causes qui ont concouru à sa production tiennent à une infinité d'autres, et celles-ci à une infinité d'autres, et ainsi de suite en remontant jusqu'à l'éternité des choses. Il n'y a d'imperfection que dans l'art, parce que l'art a un modèle subsistant dans la nature, auquel on peut comparer ses productions. Nous ne sommes pas dignes de louer ni de blâmer l'ensemble général des choses, dont nous ne connaissons ni l'harmonie ni la fin ; et bien et mal sont des mots vides de sens, lorsque le tout excède l'étendue de nos facultés et de nos connaissances<sup>36</sup>.

« Tout y est enchaîné », c'est justement cette idée de continuité et de variabilité de la nature qui est au cœur de la pensée de Diderot. Tout s'enchaîne sans cesse et la durée de notre vie est trop courte pour saisir un ordre général de nature : ce que nous appelons "ordre" n'est qu'un état momentané de la nature. « Si tout est *in fluxu* – écrira Diderot dans ses *Observations sur Hemsterhuis* – tous les êtres sont monstrueux, c'est-à-dire plus ou moins incompatibles avec l'ordre subséquent<sup>37</sup> ». À la limite, la seule chose que nous pouvons comprendre d'un ordre général est qu'il est un flux ; si l'homme étudie l'ordre actuel, il le fait pour *habiter le monde* et pour comprendre les lois biologiques dont la nature se sert sans la prétention de dévoiler

33 Cf. Charles Wolfe *Organisation ou organisme ? L'individuation organique selon le vitalisme montpelliérain, Dix-huitième siècle*, 41, 2009, p. 99-119.

34 Denis Diderot, *Éléments de physiologie* (1774-1784), DPV, t. 17, p. 295.

35 Gerhardt Stenger « L'ordre et les monstres dans la pensée philosophique, politique et morale de Diderot », in Annie Ibrahim, dir., *Diderot et la question de la forme*, Paris, Puf, 1999, p. 139-157, p. 157.

36 Denis Diderot, « Imparfait », in *Enc.*, t. 8, p. 584 ; DPV, t. 7, p. 504.

37 *Id.*, *Observations sur la Lettre sur l'homme et ses rapports de Hemsterhuis* (1773), DPV, t. 24, p. 403.

le dessin de la nature<sup>38</sup>. « Sans l'idée de tout, il n'y a pas de philosophie possible, mais le tout de la nature n'est pas connaissable si tout est en flux<sup>39</sup> ». La nature peut faire des sauts rapides en avant et des retours soudains en arrière. La continuité est assurée seulement par la matière (et par la sensibilité de la matière) qui est toujours vivante et en train de se transformer.

Débarassé des prudences nécessaires pour la publication des *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, Diderot pourra dans *Le Rêve de d'Alembert* (qui, de son vivant, ne circulera qu'en forme manuscrite) synthétiser avec audace sa position :

Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun; le monstre qu'un effet rare; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général ... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme; tout minéral est plus ou moins plante; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature<sup>40</sup>.

Rédigé rapidement dans l'été 1769, *Le Rêve*, avec des pages « capables de faire dresser les cheveux à [son] amoureuse<sup>41</sup> », est aussi le texte qui marque l'affranchissement de Diderot de l'entreprise de l'*Encyclopédie*, après son refus de travailler au *Supplément*.

Le troisième volume du *Supplément* contient, comme on le rappelait plus haut, deux nouveaux articles sur le monstre. Celui de médecine légale, signé par Jean La Fosse, de la faculté de Médecine de Montpellier, vise principalement à condamner « le délire superstitieux » de la période fabuleuse en défense d'une étude scientifique des cas, malgré l'ignorance autour des causes :

Nous ignorons jusqu'où peuvent se porter les variétés de la nature; sa fécondité est inépuisable à cet égard, et des millions de circonstances ignorées peuvent rendre les individus d'un même genre entièrement méconnaissables. Nous n'avons que l'observation et l'expérience pour dévoiler ces obscurités, tout autre guide est infidèle<sup>42</sup>.

Tout en restant dans le cadre du préformationnisme, La Fosse, en tant que médecin légiste, s'intéresse aux conséquences juridiques de l'observation des monstres et prend

38 Cf. Gerhardt Stenger, *Nature et liberté chez Diderot après l'Encyclopédie*, Paris, Universitas, 1994 et Gerhardt Stenger « L'ordre et les monstres dans la pensée philosophique, politique et morale de Diderot », *op. cit.*

39 Jean-Claude Bourdin, « Du *Rêve de D'Alembert* aux *Éléments de physiologie*. Discours scientifique et discours spéculatif dans *Le Rêve de D'Alembert* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 34, p. 46-69, p. 64. Bourdin se réfère en particulier à la *Pensée LVIII, 1*.

40 Denis Diderot, *Le Rêve de d'Alembert* (1769), DPV, t. 17, p. 138.

41 Denis Diderot, *Lettre à Sophie Volland du 11 septembre 1769*, in *Id.*, *Œuvres*, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1997, t. V, p. 974.

42 Jean la Fosse, « Monstre », in Jean-Baptiste-René Robinet, dir., *Supplément à l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Amsterdam, M. Rey, 1776-1777 [Paris, Panckoucke, 1776-1777] (suite *Supplément*), t. 3, p. 956.

position dans le débat concernant la présence de l'âme chez les monstres humains ou, en d'autres termes, autour de l'humanité des monstres et, en conséquence, de leur statut juridique. Sur ce point, La Fosse se révèle bien plus progressiste que ses positions épistémologiques : « Un enfant monstrueux qui a vie peut donc [...] jouir des privilèges que la loi accorde à tout citoyen; il a droit de réclamer en sa faveur la protection qu'elle accorde à l'homme faible », même si « L'organisation difforme d'un enfant monstrueux le rend cependant moins propre à remplir certains devoirs de la société que le commun des hommes; aussi les lois qui l'écartent des emplois publics et quelquefois du mariage, n'ont rien d'injuste<sup>43</sup> ».

L'autre article du *Supplément* consacré au monstre est signé par le plus illustre médecin et anatomiste de son temps, Albrecht von Haller, qui a profondément marqué la pensée biologique de Diderot et surtout ses *Éléments de physiologie*, dont une bonne partie n'était rien d'autre qu'une présentation, voir même des longs extraits, des textes d'Haller. En particulier Haller, dans ses études sur les cadavres, avait distingué la sensibilité active des nerfs de l'irritabilité passive des muscles et cette distinction avait été utilisée par Diderot, déjà dans le *Rêve*, pour étendre l'idée de sensibilité et la reconnaître comme propriété universelle de la matière.

Le titre complet de l'article de Haller est JEUX DE LA NATURE & MONSTRES et son auteur justifie tout de suite son choix :

Nous ne séparerons pas ces deux articles, il serait difficile de trouver leurs limites. Nous entendons par *monstre* tout animal, dont la structure s'éloigne de la structure ordinaire d'une manière à frapper les yeux, et à s'attirer l'attention du physicien. Pour donner au lecteur une idée un peu distincte de ces écarts de la nature, il faudra les rapporter à des classes, exposer la structure particulière des organes, et chercher à la fin la cause de cette formation irrégulière. On doit ne recevoir dans cet exposé que des faits vrais; car plus que partout ailleurs la fable est entée ici sur la vérité<sup>44</sup>.

Pour dépasser la dimension fabuleuse, Haller, dans la suite de l'article, examine une série de cas exemplaires, comme il avait déjà fait dans son traité *De monstris* de 1751 et son étude sur les fœtus bicéphales de 1739. Ses remarques représentent bien les contradictions d'une époque de passage : les jeux de la nature ne sont pas pour lui le résultat du hasard<sup>45</sup> (et sur ce point il rejoint la position originaliste de Wislow dont il avait été collaborateur à Paris pour quelques mois en 1727). Pour les expliquer, Haller fait recours à une distinction qui venait encore de Wislow, celle entre la structure primitive d'une espèce et sa structure ordinaire : le monstre serait une sorte de retour à la structure primitive d'un être<sup>46</sup>. Mais comment les monstres peuvent être justifiés

43 *Ibid.*

44 Albrecht von Haller, « jeux de la nature & monstres », in *Supplément*, t. 3, p. 551.

45 *Ibid.*, p. 557.

46 *Ibid.*, p. 556.

dans le dessin divin? La question est décisive, car Haller reste profondément attaché à une idée de finalisme religieux. Dans quel sens les monstres sont-ils la preuve de la liberté de Dieu? Ses conclusions seront celles auxquelles il avait abouti dans le traité sur le fœtus bicéphale : il ne s'agit pas d'un monstre, mais d'une nouvelle espèce possible qui témoigne de la sagesse et de la liberté divines. Le germe originellement monstrueux n'est donc pas contre nature, mais plutôt il est la preuve d'un nouveau dessin de Dieu<sup>47</sup>. Vers la fin de sa vie, la position d'Haller, animée par un fort élan religieux, bascule à nouveau dans le champ du préformisme qu'il avait abandonné, en s'opposant à son maître Boerhaave, pour défendre l'épigenèse et sur ce point, bien évidemment liée au finalisme religieux, il ne peut qu'être très loin de Diderot. En revanche, il y a un aspect de la réflexion d'Haller décisif pour le *Philosophe* et qu'on pourrait résumer ainsi : la nature est un laboratoire et le monstre est une sorte d'expérience de la nature même. En d'autres termes, les monstres ne sont pas contre nature, mais plutôt des facteurs de nouveauté, propositions de nouvelles harmonies, expressions du jeu de la nature (dans le sens de Haller de la liberté de Dieu, pour Diderot jeu de hasard).

« Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre<sup>48</sup> » écrit Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville*. Cet avertissement est à la fois épistémologique et éthique et nous permet, pour conclure, de revenir au problème d'Adorno et Horkheimer.

Dépasser l'idée des êtres contre nature signifie, en très peu de mots, accepter les limites de notre raison et de notre compréhension et penser l'altérité comme une possibilité. Rien ne peut exister contre nature et si nous pensons le contraire, nous affirmons un principe dangereux : la coïncidence des limites de la nature avec les limites de notre raison. Ce principe est, au fond, celui de la raison totalitaire. Et c'est justement contre la raison totalitaire que Diderot nous incite à lutter dans la recherche philosophique et scientifique comme dans le questionnement du quotidien, car les monstres moraux sont bien plus inquiétants que les monstres physiques.

47 Cf. Maria Teresa Monti, *Congettura ed esperienza nella fisiologia di Haller*, Firenze, Olschki, 1990; et *Id.*, « Haller et les monstres : objets de recherche positive ou preuves éclatantes de la liberté infinie de Dieu », in E. Fierens et al. (éds.), *Actes du XXXIIe Congrès International d'Histoire de la Médecine*, Brussels, Societas Belgica Historiae Medicinae, 1991, p. 181-187.

48 Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* (1779), DPV, t. 12, p. 639.